

DES PROIES

POUR L'OMBRE



ISABELLE SERVE

Isabelle Serve

Des proies pour l'ombre

© Isabelle Serve, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3344-2



Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Bien sûr, on a des chagrins d'amour,  
mais on a surtout des chagrins de soi-même.  
Finalement, la vie n'est qu'une affaire de solitude.*

Françoise Sagan

# Prologue

*Novembre 2017*

Élisa coupe le réveil bien avant qu'il ne sonne. Pendant de longues minutes, elle cherche une bonne raison de se lever, attrape la plaquette d'anxiolytiques posée sur la table de nuit, en avale un, puis rejette la couette au pied du lit pour filer sous la douche.

Pas de maquillage ni de questions existentielles devant l'armoire, un pull, un jean, des bottines, un café brûlant avalé debout dans la cuisine, l'endroit où trônent ses deux meilleurs amis : le micro-ondes et le congélateur.

Heureusement qu'elle aime son boulot, ça la tient debout. Depuis deux ans, elle a quitté son bel appartement qui rayonnait d'amour et pulsait de rires d'enfant pour ce petit deux-pièces, pas folichon, mais propre et fonctionnel, meublé très sommairement. Pour le temps qu'elle y passe...

Quand elle arrive à la DPJ, Goulet, le jeune officier qui vient de rejoindre l'équipe, est déjà là, l'air décavé, portant les mêmes vêtements que la veille.

— Encore une folle nuit à ce que je vois ? Dis donc Boulet (avec un nom pareil, évidemment, il a vite été rebaptisé), quand tu découches, ça t'embêterait de te doucher avant de venir bosser ? Et range ton bureau, c'est une vraie porcherie ! T'es pas chez maman ici, alors tes canettes de Coca, tes croûtes de pizza, tes papiers de bonbon, tu me fous ça à la poubelle !

Avant d'entrer dans son bureau, Élisa croise Barnier, le lieutenant avec

qui elle travaille depuis cinq ans, puis jette au Boulet :

— Et nettoie ton écran, bordel, on n’y voit plus rien ! Tu te prends pour Jackson Pollock, tu fais des projections de bouffe sur l’ordi ou quoi ?

— Jackson qui, capitaine ?

— Rien, laisse, il n’a ni armure ni collants ridicules ni superpouvoirs. Du coup, tu peux pas connaître.

Elle note le regard discret et néanmoins rieur de Barnier et claque la porte de son bureau, sans entendre le jeune officier grommeler :

— Quelle mal baisée celle-là !

— Goulet, viens ici, vocifère Barnier, surnommé Babar en raison de ses célèbres barrissements. Ferme la porte et pose ton cul de blanc-bec sur cette chaise ! Il enchaîne, l’œil mauvais. Tu vois Bercot, c’est pas qu’elle est mal baisée, c’est qu’elle n’est pas baisée du tout. Et tu veux savoir pourquoi, abruti ?

— Euh, oui patron...

— Il y a deux ans, le capitaine Bercot a perdu son mari et leur petit garçon dans un accident de voiture. On était tous là quand elle a appris la nouvelle et, en ce qui me concerne, depuis, j’ai dans la tête le cri de douleur inhumain qu’elle a poussé en raccrochant cette saloperie de téléphone.

— Mais patron, je pouvais pas...

— Ta gueule, j’ai pas fini ! Après ça, comme elle ne supportait plus de rester chez elle, le commissaire l’a autorisée à venir bosser, mais pas sur le terrain. Il lui a confisqué son arme de service parce qu’on pensait tous qu’elle allait se tirer une balle dans la tête un soir où le chagrin serait trop fort. On faisait semblant, la plupart du temps, de ne pas voir son regard de noyée quand elle débarquait le matin. Au bout de six mois, on a refait équipe tous les deux, on montait sur des petits flags de fumeurs de joints,

des vols à l'arraché... Puis elle a repris pied.

Je vais te dire un dernier truc et après tu vires tes miches de mon bureau. Bercot, elle est chiante, obstinée, un vrai pitbull. En plus, elle est bourrée de tocs, c'est limite si tu dois pas mettre des patins pour entrer dans son bureau, et quand tu fais une planque avec elle, pendant des plombes elle désinfecte tout ce qu'il y a dans la caisse. Mais c'est le meilleur flic avec qui j'ai bossé en quinze ans. Elle a une intuition dingue et en plus, avec son physique, disons qu'en interrogatoire ou quand elle a une faveur à demander au Parquet, on peut dire qu'elle sait marquer des points. Pour moi, c'est la famille. Alors je ne veux plus jamais t'entendre dire quoi que ce soit sur elle, sinon je te jure que je te fais muter à la circulation. Maintenant tu dégages, tu sors t'aérer pour méditer sur tout ça et t'en profites pour me ramener un sandwich poulet-crudités, sans mayo — je suis au régime — et un Coca Zéro.

— Je suis désolé, je ne savais pas...

— Quand tu ne sais pas, tu me demandes ou tu la boucles.

— Bien, chef.

Élisa Bercot ferme brièvement les yeux pour empêcher une larme de couler. Depuis cinq ans, son bureau est mitoyen de celui de Babar, un ours, une grande gueule, mais aussi un soutien indéfectible pour elle. Quand il pique une colère, souvent donc, elle entend tout ce qu'il dit, mais s'est bien gardée de le prévenir. La gorge serrée, elle reprend son souffle, attrape son sac, sort dans le couloir et lui lance :

— Babar, quand t'auras fini de faire la causette avec Einstein, on pourra se mettre sur le client qu'on a trouvé hier à Pigalle ? Ça ne me dit rien de bon cette boucherie. L'hosto a appelé, le type est à peu près en état d'être interrogé. Boulet, tu restes là et tu commences à fouiller dans la vie de cet Antoine Kervadec, le dossier est sur mon bureau.

— J'ai déjà lancé une recherche sur son véhicule et sur un éventuel casier, chef.

— Bien. Une dernière chose, le lieutenant Durel rentre aujourd’hui de vacances. Tu l’appelles et tu lui demandes de nous rejoindre fissa à Lariboisière, en Réa.

— Bercot, l’interpelle Babar, je peux passer me prendre un sandwich ? Je suis debout depuis 5 heures et j’ai rien avalé.

— Manger dans MA voiture ? Tu peux te brosser, Barnier !

\*\*\*\*\*

— Début de l’interrogatoire de M. Antoine Kervadec, hôpital Lariboisière, lundi 27 novembre 2017, 11h45, mené par le capitaine Bercot, en présence des lieutenants Durel et Barnier.

— Monsieur Kervadec, vous avez été retrouvé sur un chantier dans le quartier de Pigalle le dimanche 26 novembre, à 6 heures du matin, gravement mutilé. Vous souvenez-vous de ce qui s’est passé ?

— Mon dernier souvenir... j’étais au Folie’s Pigalle, avec François, mon frère. Je me suis fait brancher par une fille, grande, rousse, très sexy. On a bu plusieurs verres ensemble et elle m’a proposé de finir la soirée chez elle. Après, c’est le trou noir. Je me suis réveillé ici, une douleur atroce dans le ventre, et le médecin m’a annoncé que... *(Il fond en larmes.)*

— Monsieur, je suis désolée de ce qui vous arrive et croyez bien que nous mettons tout en œuvre pour retrouver la personne qui vous a fait ça. Est-ce que vous pourriez nous aider à établir un portrait-robot de la femme avec laquelle vous avez quitté le club ?

— Oui, je crois... la salope... pourquoi moi ? Qu’est-ce que j’ai fait ?

— Je vois que vos papiers vous domicilient à Paris depuis cinq ans. Avant cela, vous viviez où ?

— À Plœmeur, près de Lorient. Je suis venu à Paris après mon divorce. Mon frère vivait déjà ici. On a ouvert un garage ensemble, spécialisé dans



les voitures de luxe.

— Monsieur Kervadec, avez-vous des ennemis, des dettes, une maîtresse, des problèmes avec votre ex-femme ? Y a-t-il quelqu'un dans votre entourage capable de faire une chose pareille ou de la commanditer ?

— Personne, je comprends pas... *(Il pleure à nouveau.)*

— On va vous laisser vous reposer, je sais que vous souffrez beaucoup. En début d'après-midi, on vous enverra un technicien afin d'établir le portrait de cette rousse. Voulez-vous qu'on prévienne quelqu'un ?

— Prévenez François, mais mon ex-femme, surtout pas.

— Merde, le pauvre gars, quel cauchemar ! murmure Durel, alors qu'ils sortent de la chambre.

— Tu vois ce qui risque de t'arriver Durex si tu continues de sauter tout ce qui bouge, plaisante Babar.

— Putain, c'est pas drôle. Ça fait cher le plan cul !

— Bon les mecs, on passe la seconde. Durex, tu retournes au Folie's, tu vois si la fille est une cliente habituelle, un tapin, si elle était seule... Si c'est une habituée, on va vite la choper. Tu interrogues tout le personnel qui bossait samedi soir. Si besoin, tu y retourneras avec le portrait-robot en fin d'aprem. Babar, on va rendre une petite visite au frangin. Il ne s'est pas inquiété de savoir où était passé son frère, y a peut-être un truc louche. Et avant de partir, on passe voir le médecin.

— Docteur ?

— Martineau. J'étais de garde hier, c'est moi qui ai pris le patient en charge quand il a été amené aux Urgences. Il avait perdu beaucoup de sang et était inconscient. J'ai les résultats de l'analyse sanguine : beaucoup d'alcool, une forte dose de GHB et du Rohypnol. Avec ça, je ne crois pas qu'il puisse vous raconter quoi que ce soit de son agression. Je pense qu'il n'a pas souffert. Enfin, pas jusqu'à son réveil.

— Les blessures sont graves ?

— Son sexe a été entièrement sectionné. Vu la façon dont cela a été fait, la personne n'a certainement aucune connaissance médicale. Je dirais qu'il a été émasculé avec un rasoir de type coupe-chou, très aiguisé. Ses testicules ont également été lacérés profondément. L'intention était manifestement de le « castrer ».

— Merci docteur. L'un de mes collègues prendra rendez-vous pour enregistrer votre déposition au commissariat. Et je vous envoie d'ici une heure les gars de notre labo afin de récupérer ses affaires personnelles.

— Alors Élisabeth, tu la sens comment cette affaire ? l'interroge Barnier, de retour dans la voiture.

— J'espère qu'il connaît la fille qui lui a fait ça, genre *Liaison fatale*, tu vois ? Parce que si c'est pas le cas, on a dans la nature une bombasse dangereuse qui est peut-être en croisade. Et qui ne va sûrement pas s'arrêter là.

— Durex a intérêt à garder sa braguette fermée jusqu'à ce qu'on l'ait chopée la gonzesse !

— T'es vraiment trop con Babar. On s'arrête vite fait au MacDo ? Ça m'a donné faim tout ça.

— Tu sais que tu me tues ?

— Et encore, je t'épargne le hot-dog ! Ce serait de mauvais goût, ajoute Bercot avec un clin d'œil.

\*\*\*\*\*

— Bercot, aboie Brancion, dans mon bureau, au rapport ! Y a déjà un vent de panique à Pigalle, le téléphone n'arrête pas de sonner.